

Le Canard

MONTREAL, 23 Août, 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordé à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

LABELLE & FILIATREAU, Éditeurs-Propriétaires, No 25 Rue St. Gabriel. Boite 325.

UNE BONNE AUBAINE POUR L'ETENDARD

Nos lecteurs n'ignorent pas que l'hon. sénateur Trudel a intenté récemment des actions en diffamation pour \$100,000 contre M. Beaugrand de la Patrie, et contre les propriétaires du Monde, qui ont ou la cruauté d'écorcher des castors vivants.

M. Beaugrand est un homme intelligent en affaires. Il a compris qu'en passant par la filière des plaideurs, il ne ferait que grossir le mémoire de frais des avocats, et qu'un jury délaissé serait forcé de le condamner à payer le maximum des dommages intérêts réclamés par le Grand Vicairo.

Il s'est dit qu'il valait mieux sauver l'intérêt de son argent et payer le montant de l'action de l'Etendard. Tout financier un peu habile aurait raisonné de la même manière.

M. Beaugrand s'est transporté hier au bureau privé du Grand Vicairo, et en présence de Cyprion il a entamé les négociations pour le règlement de la difficulté.

Le sénateur a été intraitable. La Patrie avait porté une main sacrilège sur l'arche sainte ; elle avait abréuvé d'outrages la figure la plus auguste du siècle : celle du défunt comte de Chambord ; elle avait médité de la tour de l'Etendard, des trédésicées, fardificieux, des petits manteaux, et tutti quanti de la phalange sainte. Il insista sur le paiement immédiat de la somme intégrale. Forcé fut à M. Beaugrand de s'exécuter sur le champ. Il paya rubis sur l'ongle les \$50,000 que le Grand Vicairo exigeait de lui, et il fit exit d'un air penaud.

A peine M. Beaugrand était-il sorti du cabinet du sénateur qu'un autre personnage y fit son entrée.

C'était M. Blumhart, le gérant du Monde.

Celui-ci aussi avait raisonné de la même manière que le propriétaire de la Patrie. Il s'était rendu aux conseils de la sagesse et de la prudence, et il venait régler son affaire avec le vénérable directeur de l'Etendard.

M. le sénateur Trudel se montra ouvert le Monde aussi exigeant qu'envers la Patrie.

Les arguments, les doléances et les supplications de M. Blumhart ne touchèrent pas le cœur inflexible du sénateur. Il fallut que le Monde payât tout, tout jusqu'à la dernière obole. Un autre chèque de \$50,000 tomba dans la caisse de l'Etendard.

Le gérant de l'établissement étant sorti, le Grand Vicairo resta rêveur dans son cabinet. Cent mille piastres tout d'un tas, c'était pour lui une apoplexie de fortune foudroyante.

Il tomba dans un abîme de réflexions.

Qu'allait il faire de cet argent ? Il allait d'abord faire l'acquisition de la propriété qu'il occupait sur la rue St Jacques. C'était une dépense de \$10,000.

Il allait consacrer \$2,000 à voyager en Europe, pour y continuer la guerre qu'il a si bien commencée en Canada contre les fraucs magens.

Il devait passer par l'Espagne et rester quelques jours à Madrid pour laver la tête au roi Alphonse, qui, dit-on, est un franc-magon des plus avancés.

Il irait aussi à Fouchendorf verser une larme sur la tombe du comte de Chambord, et rapporter en Canada quelques reliques du Roy, un piège à rats, un vieux castor, ou une vieille paire de lunettes.

Il se rendrait ensuite à Rome et intriguerait auprès de certains cardinaux afin d'obtenir une décoration pour les services signalés qu'il a rendus à la religion.

Comme il considère tous ses collaborateurs et ses administrés comme autant de conspirateurs vendus à M. Sénéchal, il n'augmenterait pas leur salaire d'un sou.

Avant de partir il écrirait une lettre à M. Mackay, le millionnaire de San Francisco, lui mandant qu'il n'a plus besoin de son argent et qu'il s'en moque comme de l'an quarante.

En rêvant à ces projets, le Grand Vicairo s'endort dans son fauteuil.

Une légère sauteur envahit sa figure. On dirait du voau.

Demandez le DOCTOR, un cigare valent 10 centimes pour 5 centimes.

L'ONCLE TITUS

Titus de Narbonne, le fondateur de la maison Titus et Romanèche, un vieux qui avait couru le monde et estimait que les voyages seuls formaient la jeunesse — il se citait modestement comme exemple à ce propos — n'avait-il pas plus appris qu'on s'ébahit sur les bouquins ? Ce qu'il avait appris valait mieux en tout cas, que la vaine science des décorateurs de latin. Car, parti sans souliers, ce qui est encore plus dur que de venir en sabots, il était actuellement millionnaire. Millionnaire et sans enfants ! L'oncle Titus s'était contenté de reporter tout ce que l'homme a en lui de paternellement affectueux sur les deux fils de sa sœur, deux garçons jumaux et parfaitement dissemblables de caractère, mais d'ailleurs dignes l'un et l'autre de cette tendresse.

Jean était laborieux et Paul fâcheux ; Jean était véridique dans ses discours et Paul inventeur dans ses récits ; Jean méditait volontiers et Paul exhalait ses moindres pensées avec une faconde tonée méridionale. Tous deux achevaient leur droit à Paris Jean et Paul avaient passé leur thèse le même jour : Paul avec plus d'éclat que Jean, parce qu'il savait moins mais était plus bavard ; enfin tous deux l'avaient passée. Quand la nouvelle en arriva à Carcassonne, maître Titus en jeta, d'contentement, son crasseux bonnet de soie sur la table où fumaient les débris d'un cassoulet.

— Dix mille francs ! dit-il. Je vais leur donner dix mille francs pour s'amuser et voir Constantinople !

Ré, huit jours après, il comptait à somme à ses deux neveux en leur souhaitant bon voyage.

— Et ça t'amuse d'aller à Constantinople ? dit Paul à son frère.

— Comment si ça m'amuse ! voir un pays merveilleusement célèbre, en étudiant les vœux et les lois, en approfondissant sur place la jurisprudence !

— Eh bien, moi, ça m'embête horriblement et j'aimerais beaucoup mieux passer ce mois de congé à Paris tout simplement où je trouverais bien une bonne fille pour m'aider à manger les cinq mille francs qui m'reviennent dans la libéralité de l'oncle Titus.

— Mais, malheureux ! comment donner à l'oncle des nouvelles de ton voyage !

— C'est bien malin ! Je t'enverrai, à toi, des lettres intérieurement datées de Constantinople et que tu mettras à la poste.

— Mais que pourrais-tu lui dire d'un pays que tu ignores ?

— Ça, ça me regarde.

Les deux frères s'animèrent beaucoup. Jean consentit à ce que Paul lui demandait. Celui-ci s'embarqua consciencieusement et celui qui reprit sournoisement le train qui mène aux abords du Panthéon. A peine riverain du Bosphore, Jean commença d'étudier si sérieusement qu'il avait à peine le temps d'envoyer quelques mots par semaine à l'oncle Titus.

Par contre, Paul acheta l'immortel livre de Théophile Gauthier et commença à le distiller, à raison de dix pages à la fois, dans des épîtres ploieuses de couleur que le vieux Narbonnais recevait indirectement, avec un peu de retard sans doute, mais aussi avec délices. Bien que lettré comme un saumon, il subissait la magie du style, l'incomparable charme descriptif de ce chef-d'œuvre et s'extasiait devant les facultés étonnantes d'un neveu qui lui faisait éprouver ses propres impressions et l'entraînait, avec lui, dans ses courses pittoresques.

— Au moins en voilà un qui profite de son voyage ! s'écriait-il enthousiasmé, puis faisant une lippe de dédain, il ajoutait :

— Mais l'autre ! avec un accent qui voulait dire : Voilà bien de l'argent fichu !

* * *

Certes Paul profitait de son voyage... de son voyage à Paris, s'entend. Comme il l'avait prévu, il avait trouvé sans peine une demoiselle disposée à partager ses dépenses, à la condition qu'il en payât la totalité.

Dépendant le mois de vacances avait pris fin. Jean faisait voile vers Marseille, n'ayant augmenté son bagage que de quelques bouquins rares et délabrés. Pendant ce temps-là Paul dévalisait tous les marchands de bibelots orientaux de la rue de Rivoli et l'étalage de tous les marchands de pantouffles du Palais Royal. Il s'achetait des turbans, des vestes turques, des ytagsans, des caisses de pastilles puantes, des flacons d'essence de rose directement remplis dans la Dhuy, des bottes rouges et vertes, des fusils de mamelouk, des

flex oramois comme des derrières d'enfants fouettés, toutes les ordures à bon marché que débitent des mahométans de Belleville aux collectionneurs de Pontoise ou de Romanin. Son amie Antonia, qui l'accompagnait et assistait à cette débauche d'acquisitions exotiques, en profita pour se faire habiller complètement à la musulmane, des pieds à la tête, et je vous jure que cette défroque allait joliment à ses airs d'almée paresseuse et gourmande. Quand, avant de partir pour Narbonne, Paul la serra sur son cœur, une larme furtive tomba des yeux de la belle fille.

* * *

Les deux frères s'étaient arrangés pour sonner, en même temps, à la porte de l'oncle Titus. Celui-ci les ouvrit de baisers, mais fit tout de suite une grimace en retrouvant Jean exactement vêtu du complet avec lequel il s'était embarqué, tandis que Paul avait agrémenté sa toilette d'une calotte rouge au lieu de chapeau, d'une épingle en croissant et d'une énorme bague d'argent comme en rapportent souvent les pèlerins de la Mecque, et dont le métal a touché la pierre du tombeau du prophète.

— Voyons un peu ce que vous avez rapporté l'un et l'autre ? demanda curieusement le bonhomme.

Justement les colis s'accumulaient dans le vestibule. Tous à Paul ces colis ! Jean n'avait qu'une valise, celle qu'il avait au départ, un peu grossie par des bribes de littérature. L'oncle Titus haussa les épaules en la regardant, mais il faillit tomber en extase quand Paul déballa ses richesses. Il se pâma littéralement devant les étoffes, les armes, les casquettes et les chaussures multicolores. En dernier lieu, le faux voyageur tira, avec beaucoup d'égards, d'un papier de soie, une espèce de perruque végétale très ombroussillée et se tendit à son oncle. C'était le cadeau qu'il lui avait rapporté : une plante qui ne fleurit que sur les rives du Jourdain. Pour le coup, Titus, vaincu, fondit en larmes, si bien que la plante se mit à reverdir soudainement sur ses genoux. Vingt fois il serra son neveu Paul sur son cœur.

Cet imbécile de Jean n'avait pas seulement songé à lui faire le moindre présent.

* * *

Un doute cruel envahit l'esprit de l'oncle Titus : Jean avait-il vraiment été à Constantinople ? N'avait-il pas fait un autre usage de ses cinq mille francs, usage certainement coupable puisqu'il l'avait soigneusement dissimulé ? Cette idée se mit à ronger la cervelle du bonhomme. Il essaya des questions à brûle pourpoint, il tendit des pièges, il tenta d'interroger habilement Paul. Rien ! Rien ! toujours le même mystère.

Un jour que l'oncle et les deux neveux se promenaient aux alentours de la gare, ce qui est la distraction fondamentale en province, ils virent un groupe se former autour de voyageurs qui venaient de descendre d'un train. En badauds consciencieux ils coururent le grossir. Au centre deux Anglais y baragouinaient et avec eux une jolie fille vêtue à la musulmane. Dans le premier coup Paul reconnut Antonia, parée comme il l'avait laissée. L'histoire était simple ; un de ces i

pour aller jusqu'à la poste. Le fou s'était couché en travers, au bas de l'escalier. Les bourrades, les coups de pied des passants et de son maître ne purent lui faire quitter cette place. Au bout d'une demi-heure, Hector, rentrant, faillit tomber en se heurtant contre cette masse inerte.

Il monta rapidement près de Jules, ou plutôt, puisque nos lecteurs savent ce mystère, près de sa maîtresse ; mais il n'avait rien de nouveau à lui apprendre ; l'ami qui devait le tenir au courant de ce qui se passerait chez son père leur écrivait quelques mots sans importance.

Orpheline, sans aucune fortune, Julie avait été recueillie par le père d'Hector, à l'âge d'un an à peine, et élevée chez un de ses fermiers. Elle avait eu peur de se louer de son protecteur, riche financier, insatiable capitaliste, qui remplissait la tâche d'élever la pauvre fille, comme une obligation à laquelle il aurait bien voulu se soustraire. Il évitait de la voir, et quand par hasard il la rencontrait, il se montrait pour elle plus bourru plus inabordable que pour personne.

Il y avait là une énigme fatale. La vue de cette enfant rappelait à l'homme d'argent l'origine d'une fortune acquise au prix d'une odieuse action.

Mais cela ne l'avait pas empêchée d'éclorre, fleur précieuse, au milieu des champs et de leur bonne liberté. Peu soucieuse de plaire à un homme qu'elle ne connaissait que par la rudesse de ses formes, elle s'était fait autour d'elle un monde entier d'amis. La vieille religieuse du village avait pris soin de son éducation, les bonnes gens de la ferme l'avaient soignée comme leur fille ; son intelligence, son bon cœur, sa grâce lui avaient attiré toutes les affections. Bien qu'elle n'eût pas de dot et que son protecteur payât maigrement sa pension, tous les garçons du pays auraient été fiers de la prendre pour femme. Mais c'était une faveur que pas un n'aurait osé solliciter, tant elle leur semblait d'une essence supérieure à la leur.

Ils auraient d'ailleurs perdu leur temps, Julie avait fixé son choix, dans ses jeux enfantins, elle avait désigné Hector pour son mari, et la jeune fille, en se développant, n'avait pas démenti les promesses de l'enfant. C'est ainsi qu'un jour, sans remords, sans hésitation, sans voir au monde autre chose que son amour, elle avait cédé aux instances de son amant et avait, pauvre fille sans autre guide que sa tendresse, consenti à fuir avec lui, pour aller chercher ailleurs le droit de porter son nom.

C'était là toute leur histoire jusqu'à ce moment, ils le croyaient du moins.

Le troisième jour de leur arrivée au Havre, Hector rentra de la poste dans un trouble qui frappa sa compagne.

— Tu as de mauvaises nouvelles ? Il tira de sa poche la lettre suivante :

« Mon ami, ton père est furieux de ton départ. Il est capable de se porter aux dernières extrémités. J'ai eu beau faire, rien n'a pu le calmer. Il est sur ta trace, je crains qu'il n'arrive avant cette lettre. »

— Pour comble de contrariété, dit Hector, le bâtiment sur lequel je comptais ne met à la voile pour Portsmouth qu'après demain.

— Il faut fuir, dit la jeune fille, pressant les malheurs que devait entraîner l'arrivée de son tuteur. Allons attendre aux environs, dans quelque endroit isolé, où l'on ne puisse trouver nos traces, le départ de ce navire.

Plus effrayé qu'elle encore, car il connaissait la violence de son père, il se rendit à cet avis.

Déjà il avait pris son sac de nuit, quand un bruit de voix, au milieu desquelles il crut en distinguer une trop connue, retentit à l'étage inférieur.

(A suivre)